

une élévation à notre gauche, à une distance d'environ 1,000 verges, et il y a rendu de très grands services pendant la journée, étant placé de façon à maîtriser le feu de l'ennemi qui occupait les dongas à notre gauche.

Une batterie d'artillerie de campagne occupait une colline sur la gauche de notre arrière-garde, et bombardait de temps à autre pendant le jour les lignes ennemies.

La discipline de tir des diverses compagnies engagées a été excellente. Elles ont conservé tout le temps un parfait sang-froid et leur justesse de tir. Le feu a duré tout le jour, tantôt vif, tantôt relâché. L'ennemi avait certainement les distances précises, car à chaque endroit son feu était si juste que la position y était presque intenable pour nous. Plusieurs fois durant le jour notre feu a été interrompu par l'ordre venant d'au delà de notre droite de cesser le feu à gauche, car le feu de notre gauche y blessait des hommes. Les balles dont on se plaignait venaient, j'en suis convaincu, des dongas occupés par l'ennemi sur notre gauche et non de nos hommes.

Vers quatre heures de l'après-midi, trois compagnies de l'infanterie légère du duc de Cornwall arrivèrent sous les ordres du lieutenant-colonel Allworth, et cet officier m'informa "qu'il avait été envoyé pour finir cet affaire-là et se proposait d'en finir à la baïonnette." Il me demanda ensuite, sur la position de l'ennemi et de la nôtre, des renseignements que je lui donnai.

Une compagnie des Cornwalls fut aussitôt envoyée dans la ligne de combat et bientôt suivie de deux autres, les Boers recevant ce renfort par un feu très vif qui couvrait toute leur ligne.

A cinq heures, le lieutenant-colonel Allworth annonça qu'une attaque générale aurait lieu, et vers cinq heures et quart, la troupe entière, à l'exception d'une partie des compagnies G. et H. que je tenais en réserve, se lança à l'assaut. Le feu de l'ennemi devint intense et arrêta nos hommes à une distance d'environ 200 verges. Il fut impossible d'aller plus loin. Le lieutenant-colonel Allworth fut tué. La position gagnée fut cependant tenue et un feu nourri et constant maintenu jusqu'à la tombée de la nuit, vers sept heures, alors que je donnai ordre de ramasser les morts et les blessés et de se retirer au bivouac, près du gué. L'ennemi abandonna aussi des positions dans le même temps et se retira au camp boer, environ deux milles en avant de la rivière. Il laissa dans les dongas à notre gauche quelques hommes qui continuèrent leur tir de ci de là jusque vers deux heures, sur les détachements chargés de relever les victimes.

Il y aurait à citer de nombreux exemples de bravoure personnelle, celui par exemple, du soldat Kennedy, n° 8,110, qui a conduit l'une des mules chargées du transport des munitions droit à la ligne de combat, où elle a été instantanément tuée. Les brancardiers des compagnies ont fait preuve d'un grand courage et cinq d'entre eux ont été blessés. Trois l'ont été en transportant le capitaine Arnold. Les Boers visaient spécialement la civière sur laquelle il était. Je dois noter à ce propos le courage déployé par le chirurgien Fiset qui, alors que la civière du capitaine Arnold fut arrêté à peu de distance du feu par la blessure de l'un des brancardiers, s'avança et soigna le capitaine Arnold et, subseqüemment agit comme brancardier pour le transporter en arrière. Le capitaine Fiset a aussi soigné plusieurs autres blessés, ce jour-là, sous le feu de l'ennemi.

Le lieutenant-colonel Buchan avait charge de la ligne de combat qu'il a dirigée et contrôlée

M. BORDEN.

avec le plus magnifique sang-froid et de la façon la plus effective, tandis que le lieutenant O'Glivy, faisant auprès de moi fonction d'adjudant, a rendu d'excellents services en portant mes ordres sur le champ de bataille. Les sous-officiers et soldats suivants se sont distingués durant le jour : n° 6,559, sergent Utton ; n° 7,117, soldat Andrews ; n° 7,040, soldat Dickson ; n° 7,043, soldat Duncafe, n° 7,376, soldat Page ; n° 7,306, soldat Murphy.

Le relevé des blessés et des morts de notre propre bataillon et du D. C. L. I., a été fait par des partis de Royal Canadien et a duré toute la nuit.

C'était une lourde tâche et on ne peut trop louer ceux qui l'ont accomplie. A sept heures, le 19 au matin, tous les morts du bataillon étaient enterrés côte à côte, avec plusieurs de ceux du D. C. L. I. et les blessés envoyés en arrière.

Je dois ici noter officiellement les grands services rendus par le chapelain catholique, l'abbé O'Leary, qui a été présent sur le terrain tout le jour et, vers la fin, dans la ligne de combat, et qui, la nuit, a joué un grand rôle dans la recherche des blessés, puis a officié aux funérailles des morts.

Plusieurs des officiers ont accompagné ces partis jusqu'à minuit, le sergent qt. m. Reading, (n° 685), le sergent Ramage, (n° 7,304) le sergent Middleton (n° 7,302) et le soldat Wingate, (n° 7,258) qui passent la nuit dehors, en accomplissement de ce devoir.

Un autre exemple de sang-froid et de courage a été celui du soldat Hornbrook (n° 7,347) qui, au lever du soleil le 19 étant sans armes dans l'extrême droite des lignes occupées la veille par l'ennemi, rencontra un Boer armé qui cherchait un cheval perdu. Avec une grande présence d'esprit Hornbrook fit semblant d'être armé d'un revolver et appela à son secours des aides imaginaires demandant en même temps à son adversaires de se rendre, ce que le Boer fit tout de suite. A son arrivée au camp, on constata qu'il était l'un des adjutants du général Cronje et un officier très important.

J'ai l'honneur d'être, monsieur,

Votre obéissant serviteur,

W. D. O'FFYER.

Lieutenant-colonel commandant le régiment Royal Canadien, second bataillon.

M. QUINN : Je regrette que le ministre de la Milice et de la Défense soit sorti un instant, car, à mon avis, la question amenée sur le tapis par mon honorable ami, le député de Simcoe-sud (M. Tyrwhitt) a surtout rapport aux blessés et aux malades, dont nous n'avons pas entendu parler depuis longtemps. J'ai eu l'occasion de demander au ministre de la Milice et de la Défense—et je dois dire que le ministre a été très obligé dans les circonstances mentionnées—j'ai eu l'occasion, dis-je, de demander au ministre de la Milice et de la Défense des renseignements relativement à l'un des soldats du premier contingent, mais, depuis les trois dernières semaines, il m'a été impossible d'obtenir des renseignements au sujet de ce jeune homme. Il est du devoir du gouvernement, à mon avis—et si le ministre ne possède pas le pouvoir, on devrait l'en revêtir—